

À la découverte du patrimoine religieux de Genillé

1. Place de l'église / Introduction

L'histoire religieuse de Genillé commence il y a 4000 ans avec la présence, sur le territoire de la commune actuelle, d'une communauté du Néolithique, sédentaire, hiérarchisée et qui rend un culte en liaison avec l'établissement de sépultures. Mais qu'entend-on alors par culte et religion ? Pour Cicéron, la religion est « le fait de s'occuper d'une nature supérieure que l'on appelle divine et de lui rendre un culte ».

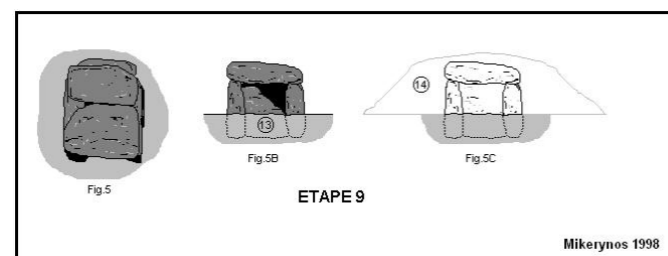
C'est ainsi que la construction d'un dolmen, ensemble funéraire collectif, passe pour un monument religieux. À partir de -700, le culte gaulois vient s'installer et remplacer les croyances de la civilisation mégalithique. Nous n'en avons, à ce jour, aucune trace dans le Genillois. Le culte romain, présent en Touraine du I^{er} siècle avant NE au IV^e de NE, est progressivement remplacé par le culte chrétien. En 313, l'édit de Milan autorise la religion chrétienne dans tout l'Empire ; en 380, l'édit de Thessalonique l'impose comme religion officielle. La première présence d'une paroisse chrétienne (*vicus*) à Genillé est attestée au VI^e siècle de NE grâce à deux monnaies frappées à Genillé et portant la mention : GENILIACVS VICVS.

2. Le dolmen d'Hys (-2500)

L'arrivée des civilisations mégalithiques se fait au V^e millénaire avant Jésus-Christ. Le dolmen d'Hys date très probablement du III^e millénaire. La première description qui en est faite date de 1841 par l'abbé Jean-Jacques Bourassé (1813-1872). Le site d'Hys domine la commune de Genillé à environ 110 mètres d'altitude.

Le dolmen est une construction rectangulaire de 5,50m de longueur sur 4 m de largeur, avec une entrée originelle au Sud-Est. Il est composé de 6 dalles sur lesquelles repose une table massive en poudingue (roche métamorphique). Les fouilles successives qui ont eu lieu depuis 1867 ont permis de mettre à jour des ossements humains ainsi que divers objets en bronze.

Il s'agit d'une sépulture collective très fortement incomplète qui était à l'origine enfouie sous un tumulus avec, probablement, une seconde dalle au Sud-Est. Cette sépulture atteste que les civilisations mégalithiques vouaient un culte aux ancêtres et vivaient dans une société hiérarchisée dans laquelle les défunts de haut rang avaient droit à une sépulture en pierres. Le **tumulus** est destiné à être vu de loin.



3. Le prieuré d'Hys (XIIe siècle)

Le prieuré d'Hys est une fondation de l'abbaye bénédictine Saint-Sauveur de Villeloin, vers 1150. La présence de ce prieuré témoigne de l'influence des abbayes dans les campagnes au XII^e siècle.

L'abbaye-mère de Villeloin a été fondée en 850 par Mainard et Mainierius sur un lieu donné par l'abbaye de Cormery (fondée en 791 par Ithier, abbé de Saint-Martin). En

1060, l'abbaye Saint-Sauveur se détache de l'abbaye de Cormery grâce aux coutumes accordées par le comte d'Anjou, Foulque Nerra. Vers 1150, la communauté est constituée d'une trentaine de moines, obéissant à la règle de Saint Benoît de Nursie (480-547).

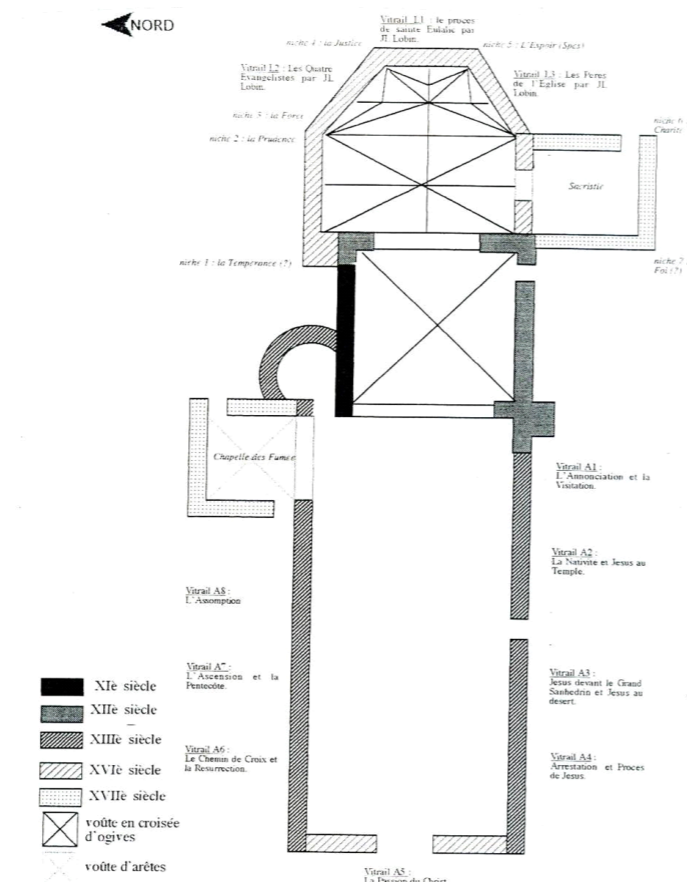
Le prieuré est un établissement religieux créé par une abbaye plus importante sur un domaine foncier qui lui a été donné. Il est généralement desservi par une petite communauté de 4 à 5 moines qui gèrent le temporel sur place et envoient les revenus à leur abbaye-mère. Le prieur, qui dirige cette petite communauté, est soit le chapitre de l'abbaye-mère, soit le généreux donateur, soit encore un commanditaire nommé par l'abbé.

Au XI^e siècle, on assiste à une multiplication des prieurés. L'abbaye de Villeloin avait au XII^e siècle cinq prieurés : un à Écuillé, à Hys, à Orfeuille, à Saint-Médard et un à Vou.

4. L'église Sainte-Eulalie de Genillé (XIIe-XVIe siècles)

L'église de Genillé est placée sous le vocable d'une sainte martyre espagnole, Eulalie. Cette sainte fut une des plus populaires de la chrétienté à partir de 878, date à laquelle on retrouva ses reliques. Originnaire de Mérida, elle s'était rendue devant le procureur romain qui se livrait à des exécutions sommaires. Elle détruisit les idoles. On la jeta alors au feu puis on lui trancha la tête. Son âme s'envola alors sous la forme d'une colombe, raconte le Cantilène de Sainte Eulalie.

La partie la plus ancienne de l'édifice est la tour du clocher, dans sa partie basse. Le toit du clocher date du XV^e siècle. Ses fondations témoignent d'une construction de la fin du XI^e siècle. En 1145, l'église fut dévastée par une bataille qui opposa Sulpice d'Amboise à Robert le Fort, comte d'Anjou. La nef est entièrement consolidée au XIII^e siècle. Le chœur, quant à lui, est une création de la Renaissance, dû sans doute à Adam II Fumée, seigneur de Genillé en 1523.



À l'extérieur, on observe sur le chevet de l'église les modillons qui soutiennent la toiture et qui arborent les instruments de la Passion (bourse contenant les 30 deniers donnés à Judas, fouets, crâne d'Adam enfoui sous le Golgotha, la pelle et le pic ayant servi à creuser le trou de la croix, la lance et l'éponge vinaigrée, l'échelle avec laquelle Joseph d'Arimathie descendit le corps du Christ). Les contreforts du chevet hébergeaient 7 statues aujourd'hui disparues. Au Nord, se trouvaient les 4 vertus cardinales sur lesquelles repose la morale (*la tempérance, la prudence, la force et la justice*). Au Sud, on pouvait admirer les 3 vertus théologales (*l'espoir, la charité et la foi*). La représentation de ces 7 vertus apparaît à la Renaissance où elle est codifiée par Cesare Ripa (1555-1622) dans son livre, *L'Iconologie (Iconologia ovvero descrizione dell'imagini universal)*, Rome, 1593). Les murs latéraux de l'édifice datent très probablement du XIII^e siècle, remaniés vers 1870 par le percement de 4 grandes baies au Sud et 3 au Nord. On distingue encore aujourd'hui le **litre funéraire seigneurial** qui entoure tout l'édifice et dont on repère le noir de cette bande dans les niches du chevet. Cette ornementation était réalisée à l'occasion des funérailles d'une personnalité et devait s'agrémenter des armoiries du défunt.

À l'intérieur, l'attention peut-être portée vers différents détails intéressants. La clé de voûte du clocher qui représente un abbé en train de bénir (sans doute Saint Martin). Dans le chœur, on trouve trois vitraux de l'atelier LOBIN.

Julien-Léopold Lobin (1814-1864) est né à Loches. Il a séjourné à Florence, Pise et Rome en 1841. En 1847, il entre dans l'atelier de peinture sur verre de l'abbé Bourassé à Tours et en prend la tête l'année suivante. L'atelier produit plus de 300 vitraux de grande dimension et intervient dans près de 650 églises, chapelles ou châteaux. En 1855, il compte 51 employés. C'est à son fils, Lucien-Léopold Lobin (1837-1892) qui dirige l'atelier pendant 28 ans que l'on doit les trois vitraux du chœur. Il développe les illustrations des saints (deux vitraux latéraux représentant les 4 évangélistes du Nouveau Testament d'une part et les 4 prophètes qui ont annoncé la venue du Messie dans l'Ancien Testament d'autre part. Son gendre, Joseph-Prosper Florence lui succède en 1892 mais l'entrepriseériclute et la dernière verrière de l'atelier Lobin est posée en 1905. C'est à lui que l'on doit les vitraux de la nef.

La tribune d'orgue provient d'un ancien jubé de la fin du XVI^e siècle, elle a été rapportée et restaurée en 1870. Elle comporte une triple arcade et le balcon arbore le monogramme dédié à Marie, « MA ».

La chapelle Nord de l'édifice dite « du Rosaire » a été ordonnée par Louis de Menou, seigneur de Genillé, en 1660. Le retable date sans doute de cette époque et représente la Vierge bénissant Saint Dominique (1175-1221) et Sainte Catherine de Sienne (1347-1380). Entre les deux dominicains, on notera la présence d'un chien qui tient dans sa gueule un flambeau faisant référence à un jeu de mot sur le nom de Dominique : *Domini Canem* (le chien du seigneur).

La chapelle Sud de l'église qui est aujourd'hui la sacristie, fut construite par Bertrand Fumelle, seigneur de la Bourdillière, en 1486. Au XVI^e siècle, elle devient la chapelle de la famille Fumée grâce à Martin Fumée qui fait percer la petite porte au fronton sculpté sur la façade Est. Devenue bien national à la Révolution, la chapelle accueille la mairie de 1808 à 1823. On fait boucher les baies et ouvrir une fenêtre plus basse sur la façade Sud. Un mur de refend sépare la mairie du reste de l'église. C'est en 1870 que cette chapelle deviendra sacristie.

5. Abbaye de la Bourdillière (1662)

Au XV^e siècle, la Bourdillière est un fief relevant de la châtellenie de la Roche-Bourdeuil (commune de Maillé, en Indre-et-Loire) et de celle de Loches. De cette époque, il reste une tour ronde et une tour octogonale. L'ensemble était entouré de fossés avec une entrée par pont-levis.

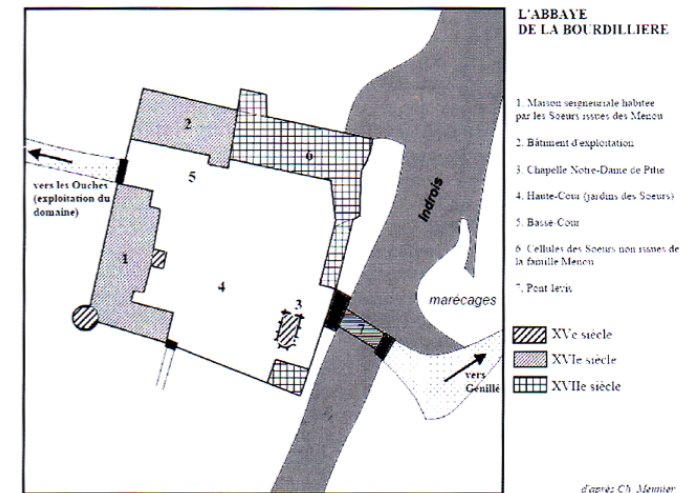
En mai 1662, la Bourdillière est vendue au seigneur de Genillé, Louis de Menou pour 50 000 livres. Au mois d'octobre suivant, un couvent y est fondé. L'établissement est placé sous le vocable de Notre-Dame en référence au vocable de la chapelle qui existait déjà (Notre-Dame de la Pitié).

24 nones vont s'y établir, 24 bernardines, qui obéiront à la règle cistercienne établie par Bernard de Clairvaux au XI^e siècle. Ce couvent s'inscrit dans un courant qui touche la France au milieu du XVII^e siècle et qui voit la multiplication des couvents féminins comme celui des Ursulines à Tours (1642), des Viantaises à Beaulieu (1643), des Augustines à Sainte-Maure. Le contexte est celui de la contre-réforme post tridentine. Seules des mères pieuses ayant reçu une instruction religieuse solide seront à même de bien élever leurs enfants dans la « vraie foi ».

La Bourdillière présente deux originalités : il s'agit d'abord d'une fondation rurale là où les autres sont essentiellement citadines et il s'agit de la seule fondation cistercienne. La conduite de la maison est confiée à la sœur de Louis de Menou, Claude, qui devient la première Prieure.

Les sœurs de la Bourdillière sont vêtues d'une robe blanche et d'une coiffe noire prolongée sur le dos et la poitrine. Levées entre 4 et 7h du matin, couchées entre 20h et 21h30, elles partagent leur temps entre instructions, méditations et prières. En 1668, le couvent devient sur lettres patentes du roi de France, une abbaye protégée par le roi. À la fin du XVII^e siècle, l'abbaye compte 43 sœurs dont 3 filles de René-Charles de Menou. C'est à cette époque que l'on entreprend l'agrandissement du bâtiment pour accueillir les cellules des nones (18 fenêtres).

En 1760, l'Institution ne compte plus que 5 moniales. La commission royale de secours aux monastères de filles créée en 1717 décide sa fermeture en 1770 pour insuffisance de revenus. Les dernières nones sont rapatriées au couvent de Beaumont-lès-Tours. L'abbaye sera vendue comme bien national en 1791 pour 30 000 livres.

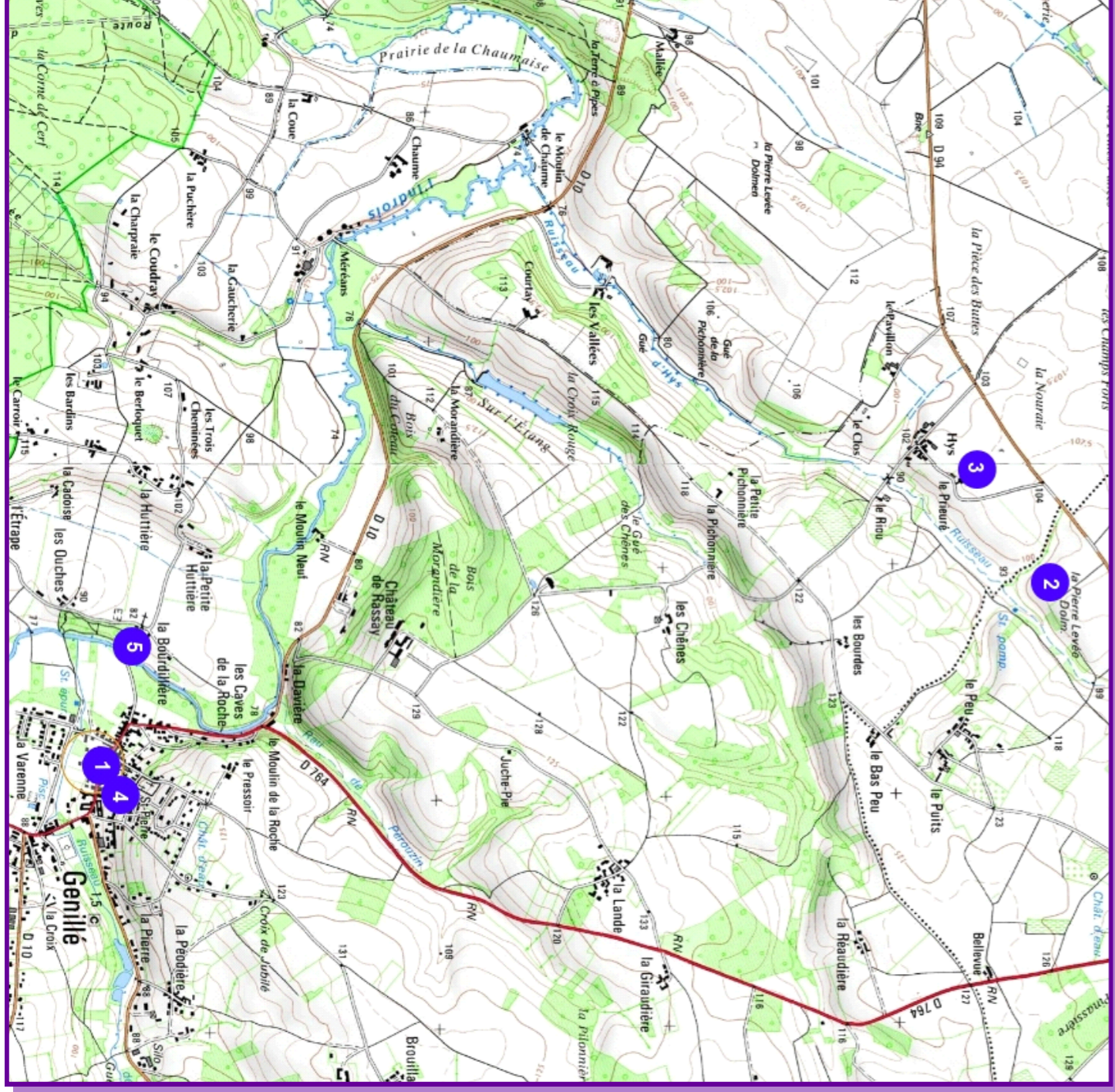


Pour aller plus loin...

MEUNIER Christophe. *Genillé... au fil des temps*. Éditions Hugues de Chivré, 2006.

MEUNIER Christophe. « Ces Dames de la Bourdillière » dans *Bulletin Municipal de Genillé*, 2011, pp.31 à 34.

BASTIEN G, « Présence de haches polies sous le dolmen d'Hys » dans *Bulletin des Amis du Musée du Grand-Pressigny*, n°23, 1972.

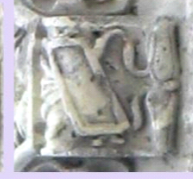


Modillons extérieurs du chevet de l'église Sainte-Eulalie de Genillé



3 éléments de la Passion du Christ entremêlés :
Les tenailles avec lesquelles Nicodème retira les clous de la Croix ; la lance ; la bourse de Judas contenant les 30 deniers de sa trahison.

Le crâne d'Adam :
Enfouï sous le mont Gogatha où fut crucifié le Christ.



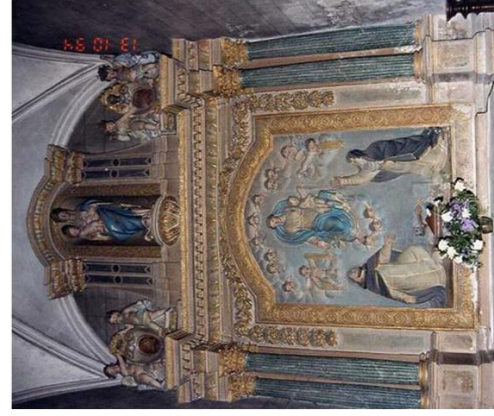
2 éléments de la Passion du Christ :
L'échelle, avec laquelle Joseph d'Arimatee descendit le corps du Christ ; la pelle ayant servi à creuser le trou pour dresser la Croix.

2 éléments de la Passion du Christ :
Les foudres de la flagellation sur le chemin de Croix ; les pics ayant servi à creuser le trou pour la Croix.

1 élément de la Passion du Christ :
La pancarte mise au sommet de la Croix sur laquelle les soldats romains avaient écrit « INRI ».



Vitrail exécuté par Lucien-Léopold Lobin en 1871



Retable du Rosaire (XVII^e siècle)

Genillé

à la découverte du patrimoine religieux